



Séminaire commun aux trois transversalités

De la singularité à la généralisation : quelles articulations méthodologiques et théoriques possibles pour une recherche engagée sur les questions d'inégalités et/ou d'écologie ?

Synthèse de la vidéoconférence organisée par le Ladyss

8 décembre 2020 – Rencontre sur Zoom

Introduction

Thomas Lamarche

Cette journée réunit les trois transversalités du Ladyss en tant que champs de problématiques centrés sur les enjeux méthodologiques et sur ceux des inégalités, de l'injustice, de la mobilisation des groupes sociaux : autant de marqueurs de l'identité du Ladyss dans la durée et de thématiques visant à préparer son avenir. Cette rencontre est intitulée « *De la singularité à la généralisation* ». Il s'agit d'être attentifs à la singularité des situations et terrains, tout comme aux articulations méthodologiques, théoriques et aux variétés des formes d'engagement.

Session : Enjeux épistémologiques et méthodologiques

Thibaud Deguilhem

Ma présentation est issue d'un rapport situé à la croisée de deux projets, le premier porté par l'IRD et l'Université de Bordeaux centré sur la protection sociale à Madagascar et le second porté par le LAM et financé par l'AFD, nommé « Faire des politiques publiques en Afrique ». L'objectif était d'étudier la construction d'une politique publique à Madagascar, mais il s'est avéré que ces travaux interrogeaient cette thématique au niveau international. Le projet a été porté essentiellement par des économistes du Ladyss, du LAM et de PRODIG, mais il se situe à la rencontre avec les sciences politiques et la sociologie des réseaux.

Le développement de la protection sociale est historiquement lié à celui du salariat dans les États modernes : est-il donc pertinent de s'interroger sur cette problématique dans un pays pauvre dans lequel le salariat formel est très peu présent ? La protection sociale se définit comme l'ensemble des dispositifs de prévoyance collective qui visent à protéger les individus d'une société donnée contre les risques sociaux et institue une médiation entre les ordres économique, politique et domestique. Dans les pays à revenus élevés, ses systèmes continuent d'évoluer en réponse aux contraintes économiques.

Madagascar est un des pays les plus pauvres de la planète et s'est doté récemment d'une stratégie nationale de protection sociale, comme de nombreux autres pays africains. Seuls 4 % de sa population sont dotés d'une protection sociale formelle. Ce pays s'appauvrit fortement depuis sa décolonisation malgré quelques périodes de croissance. Il est fortement hiérarchisé et dirigé par une élite étroite qui se déchire régulièrement. Les politiques publiques se heurtent à des échecs chroniques en termes de régulation sociale et le pays est placé sous aide internationale. Un programme national de protection sociale y a été adopté en 2015 sous l'égide de l'OIT, de la Banque mondiale et de l'UNICEF. Par la suite, un "groupe thématique protection sociale" (GTPS) dédié a abouti à la publication de la Stratégie nationale de protection sociale de 2018.

Pour étudier la situation à Madagascar, les approches des *Policy networks* et des coalitions de cause (ACF) ont été associées, l'outil commun utilisé étant l'analyse des réseaux sociaux sous la forme de la méthode sociocentrée (ou complets), qui permet de saisir comment les acteurs se situent les uns vis-à-vis des autres dans un groupe fermé : ces réseaux peuvent être hiérarchisés ou décentralisés dans le cadre de la construction des politiques publiques.

Le travail déployé a ciblé des membres du groupe de travail thématique de 2017 à 2019, qui comprenait 90 acteurs, dont 41 ont réellement participé à la formulation de la politique publique, la société civile ayant été fort peu active en pratique. Cinq de ces 41 acteurs ont refusé de répondre à l'enquête, qui a d'abord consisté à proposer un questionnaire sociométrique ciblant les différentes relations des acteurs les uns avec les autres. Six réseaux (ou espaces relationnels : collaboration, partage d'informations, accord, désaccord et personnel) ont pu être reconstitués, et pour tenir compte de la dimension cognitive de l'analyse des coalitions de cause, des questions ont été posées sur les idéaux, les objectifs et les instruments de la politique publique de protection sociale à Madagascar.

Les réseaux de collaboration et de partage d'informations montrent de nombreux échanges entre acteurs sans qu'un leadership évident n'apparaisse. Cette décentralisation entretient un certain flou dans la mesure où les acteurs cela ne s'inscrit pas dans une vision très partagée ou cohérente de la protection sociale et traduit une forme de « confusion » de problème dit de compréhension partagée de là la protection sociale qui est d'ailleurs largement confirmée par nos données qualitatives. Bien que les réseaux sociaux ne soient pas centralisés, un trio de tête ressort, constitué par l'UNICEF, le ministère de la Santé et le ministère de la Population. L'absence d'acteurs nationaux importants historiquement de la PS tels que le ministère du Travail, les syndicats et la société civile est remarquable et traduit leur marginalisation dans la définition de la nouvelle stratégie nationale. La défiance envers les acteurs gouvernementaux est forte et quatre cliques dont deux coalitions se détachent, baptisées respectivement « Pro-vulnérabilité » et « Pro-droits », cette dernière étant portée par l'OIT. Les acteurs de la première dominent les espaces relationnels et

apparaissent comme une véritable coalition au sens de l'ACF (homogène sur l'idéal et les objectifs de la stratégie de PS à mettre en œuvre). Le rôle très fort joué par les organisations internationales situe finalement la protection sociale comme un produit d'importation dans le cadre de l'affrontement entre deux visions internationales : le centrage sur les dispositifs non contributifs et la lutte contre les vulnérabilités.

Thierry Feuillet

La notion d'échantillonnage désigne la sélection d'une partie dans un tout. Il faut échantillonner tout d'abord parce qu'il est impossible en pratique de tout observer, qu'il s'agisse de personnes ou de lieux. Il est essentiel de bien échantillonner parce que les individus sont hétérogènes : les échantillons doivent donc être représentatifs de la population étudiée. Cela vaut aussi en termes géographiques, puisqu'il faut faire face à l'hétérogénéité spatiale. L'échantillonnage représente l'articulation entre des observations localisées et des structures ou processus globaux, sous les espèces de l'inférence statistique qui permet de passer de l'échantillon à la population. La question du lien entre observation et généralisation fait échos à d'autres dualités théoriques telles que les approches qualitative et quantitative, les approches idiographiques et nomothétiques, le singulier et le général. La pratique de l'échantillonnage permet d'organiser les allers-retours entre ces approches complémentaires.

Nos travaux de recherche collective sur la montée en altitude de la forêt subalpine dans les Pyrénées illustrent bien ces problématiques. Cette forêt est délimitée par la *treeline*, écotone qui comprend la partie supérieure de la forêt subalpine ainsi que les arbres isolés qui s'en détachent. Cet écotone est très sensible aux changements environnementaux, très riche en biodiversité, et tend à gagner en altitude en raison du réchauffement climatique et de la déprise agropastorale.

La réalité cependant est plus complexe et notamment soumise à des effets de sites : il arrive que la forêt stagne ou régresse. Pour étudier la dynamique et ses facteurs, il importe de saisir les paramètres écologiques et les trajectoires agropastorales et du tourisme, ce qui n'est pas possible à l'échelle de la région ou du massif. Pour mener la stratégie d'échantillonnage et retenir les sites sur lesquels conduire des observations détaillées et des enquêtes précises auprès des acteurs locaux, il sera d'abord procédé à des travaux quantitatifs sur l'ensemble de la région d'étude à travers une série de fenêtres qui seront caractérisées grâce à la géomatique. Cette première étape permettra de créer une base de données régionale – outil de départ pour caractériser les facteurs qui jouent sur la dynamique de la forêt.

Une fois cette analyse statistique globale réalisée, il apparaîtra que certains sites échappent au modèle régional. Ceux qui s'en écartent le plus présentent un intérêt marqué de ce fait même, ce qui justifiera leur étude particulière, plus qualitative et plus poussée du point de vue des facteurs locaux d'évolution. Ces études locales permettront en retour de corriger le modèle régional. Ces allers-retours sont ainsi la condition d'un travail à la fois précis, rigoureux et robuste.

Zoé Vaillant

L'objectif de ma présentation est d'illustrer la difficulté à effectuer la remontée en théorie à partir des travaux de terrain. Depuis la fin des années 1990, les travaux sur les inégalités de santé en fonction des lieux de résidence se sont énormément multipliés selon des approches majoritairement quantitatives et d'épidémiologie spatiale. Ces travaux sur des échelles larges permettent de mettre en évidence un gradient entre santé, niveau socio-économique et distribution spatiale, une association entre niveau de santé et répartition selon les lieux restant valable après élimination des facteurs socio-économiques. À la suite de ces travaux a été réalisée une tentative de théorisation du quartier en matière d'inégalités de santé : celui-ci est alors compris comme une structure d'opportunités propre à une aire géographique circonscrite, dont les ressources et les modalités de l'accessibilité de ces ressources façonnent la santé des habitants.

Pour autant, cette tentative n'explique pas par quels processus les facteurs explicatifs entrent dans les corps. Pour ce faire, il faut se tourner vers des approches qualitatives de terrain en s'intéressant à la dimension du sens, notamment à partir des données narratives, échappant ainsi aux catégories biomédicales. Les travaux que j'ai menés à la Réunion contribuent à éclairer ces processus à travers deux monographies qualitatives concernant les quartiers Rivière des Galets et Ravine Daniel. Ils présentent des profils socio-économiques équivalents inscrits dans des formes urbaines très différentes : respectivement une cité urbaine d'habitat social et un secteur dit "rural" isolé.

Dans cette étude, la santé est appréhendée à partir du ressenti collectif des habitants, ce qui suppose d'explorer les canaux qui construisent le sentiment de soi et d'explorer les canaux par lesquels l'identité territoriale prend corps. Cette identité est comprise comme étant dynamique et prise dans la dialectique des rapports sociaux, selon une approche marxienne et bourdieusienne, et en tenant compte de la différenciation hommes/femmes et de la nature des relations collectives. Les relations aux institutions sont aussi enquêtées, ainsi que les modes d'appropriation des dispositifs d'aide. Il s'agit ainsi d'enquêter sur les façons locales de se soigner, de soigner et d'être soigné dans un cadre phénoménologique.

La collecte des informations a été réalisée de façon informelle et immersive, tout comme à travers l'observation participante. Des entretiens plus formels ont aussi eu lieu avec différents acteurs. Un matériau volontairement hétéroclite a ainsi été récolté. Derrière les dimensions de la représentation de l'espace, de modalités relationnelles collectives, de façon de se soigner, etc., il s'avère que s'entretient un dialogue muet mais constant avec l'ensemble du corps social, bien au-delà du quartier. La dissymétrie avec le monde dominant est tel qu'elle crée un hiatus à la fois entre les habitants, entre ceux-ci et les institutions censées les représenter et les soutenir, entre ceux-ci et la sphère médicale et de l'aide sociale.

Au bout du compte, la construction continue du territoire débouche sur des replis qui atteignent l'identité et qui deviennent pathogènes en privant les populations de leurs capacités d'agir face et dans le monde dominant. Il en ressort qu'une situation structurelle de déséquilibre des rapports sociaux a des effets délétères sur la santé des habitants, à travers une dépossession de soi qui se manifeste dans le cadre de l'impuissance sociale créole. Ce malaise se perpétue dans des normes propres à des usages sociospatiaux : le territoire participe ainsi à et de la santé. C'est ainsi que le territoire entre dans le corps. Cette

logique d'enfermement s'est avérée similaire dans les deux quartiers, bien qu'exprimée avec des d'intensités différentes.

Pour valider la démonstration, il serait nécessaire de répliquer ce travail dans des quartiers riches, pour montrer que leurs habitants s'emparent de leurs territoires selon la place qu'ils occupent dans le spectre social, et comment ceux-ci renforcent leur identité et finalement leur bien-être. Il faudrait aussi mener des études de ce type sur le territoire métropolitain afin d'aller au-delà d'une position qui affirmerait que les logiques mises à jour sont propres aux sociétés post-esclavagistes, néo-coloniales etc.

Ceci étant, la montée en théorie reste insuffisante bien que la matière recueillie y soit propice. Les formes de restitution (thèse et livre) n'étaient sans doute pas assez efficaces, et aucun article n'a été publié. Pour publier, la mesure d'un phénomène de santé et sa restitution dans des formes synthétiques sont exigées. Or, ici, le fait de santé n'est pas médical, mais quelque chose comme une géographie de la dépossession, qui n'entre pas dans les mots-clés en usage. Dans le cadre de cette étude, une information ne signifie rien à elle seule et ne peut donc pas être isolée. Le traitement des sources par couches narratives successives ne permet pas la publication standard, la distinction entre le phénomène observé et ce que l'on en dit n'étant pas de mise dans le cadre d'une approche phénoménologique et compréhensive.

Discussion

Anne-Peggy Hellequin

Thibaud Deguilhem, les conclusions tirées concernant les coalitions ont-elles été comparées avec des situations comparables ? Comment monter en généralité ? L'intervention de Thierry Feuillet a bien montré la pertinence de l'échantillonnage pour la montée en généralité, et les deux autres interventions ont abordé la question de cette montée après les phases d'étude proprement dites. Chez Zoé Vaillant, la réplication de l'étude est posée comme un problème épistémologique : mais en quoi est-elle nécessaire ?

Vincent Godard

L'intervention de Thibaud Deguilhem montre que l'on **peut viser** l'exhaustivité dans le cadre de la recherche d'informations, **même s'il faudrait savoir** pourquoi certains acteurs n'ont pas répondu au questionnaire et/ou n'ont pas continué à participer aux travaux du réseau institué sur la protection sociale. Chez Thierry Feuillet, la nécessité d'interroger certains acteurs pour comprendre la situation globale est ressortie, d'où l'importance de la qualité de l'échantillonnage. Pour Zoé Vaillant, la difficulté principale **ressortit** sans doute de l'impossibilité de la transmission de la connaissance par le biais d'articles. Comment généraliser les informations collectées de façon pour ainsi dire anthropologique ? Ne serait-il pas possible d'utiliser dans ce cas au *preprint*, qui laisse apparaître les commentaires ?

Thibaud Deguilhem

La montée en généralité empruntera la forme de la duplication de l'étude dans d'autres pays africains. Par ailleurs, les leaders que sont l'OIT, la Banque mondiale, le PAM et l'UNICEF sont actifs ailleurs ainsi qu'à l'échelle internationale.

Hugo Rochard

Zoé Vaillant, forte du constat que la géographie de la santé était inapte à rendre compte de la dimension qualitative, n'avez-vous pas pensé à solliciter d'autres branches de la géographie, par exemple celle des émotions ou la géographie environnementale ?

Zoé Vaillant

J'ai exploré d'autres domaines de la géographie, mais pas celui des émotions. J'ai du mal avec l'idée de lâcher des détails qui me semblent faire sens, et notamment de ne pas retransmettre des verbatims en langue créole. Cela reviendrait à effacer la question de la diglossie et la domination qu'elle reflète. Il est difficile de renoncer au travail de détail effectué dans les thèses, à tel point que l'on pourrait se questionner pour ne plus publier d'articles, mais seulement quelques thèses.

Thomas Lamarche

La forme de l'article convient bien lorsque la division du travail scientifique est avancée, et de facto elle y participe. Elle éloigne de positions plus savantes traitant des interdépendances, du fait de sa forme courte et très centrée sur un (micro)objet. La production actuelle éloigne de certaines formes de productions scientifiques, en particulier en SHS. Soulignons que la production de l'identité professionnelle dans les champs de connaissance repose toujours sur les livres (alors que certaines disciplines ne les reconnaissent pas comme production scientifique).

Nicole Mathieu

J'ai été très touchée par l'intervention de Zoé Vaillant. Cela questionne ce à quoi sert un laboratoire en tant que collectif. Il me semble qu'il sert d'abord à soutenir les démarches de recherche individuelles tout en articulant ces démarches sur un objet commun. Lorsque je mène un travail sur un territoire ou un quartier, notamment rural, je retrouve les processus que Zoé Vaillant a mis à jour. Le problème n'est-il pas de nous articuler dans nos démarches et projets ?

Zoé Vaillant

À titre personnel, je ressens à quel point j'ai besoin des autres, qui peuvent porter un regard sur mes travaux pour les resituer dans un ensemble. C'est ce que j'attends de la transversalité : faire la couture entre les disciplines et au sein des disciplines pour soutenir et critiquer les démarches. Cela suppose un effort, mais il est indispensable de sentir les moments où il faut s'ouvrir aux autres.

Thibaud Deguilhem

Thierry Feuillet, votre intervention fait ressortir de quelle façon l'écart au modèle est un point d'intérêt majeur. S'il s'agit de minimiser ce type d'écarts, la logique peut sembler contre-

productive, mais cet aller-retour apparaît indispensable pour la robustesse du modèle lui-même. Quant à l'intervention de Zoé Vaillant, elle montre bien qu'il est nécessaire d'aller à l'écoute des processus sociaux concrets à travers une approche empirique pour qualifier des phénomènes qui n'entrent pas dans l'analyse standard. Cela évoque le possible recours à la narration quantifiée, notamment pratiquée à Toulouse.

Thierry Feuillet

Je ne cherche justement pas ici à minimiser les résidus. Par définition, un modèle de régression ne peut pas expliquer toutes les spécificités locales, puisqu'il estime des relations moyennes. Il constitue une première étape qui permet de produire une analyse spatiale des résidus : les résidus élevés correspondent à autant de lieux soumis à des effets particuliers qui ne peuvent pas être expliqués uniquement par des raisonnements globaux.

Par ailleurs, les coalitions de Thibaud Deguilhem sont des sortes de lieux dans un réseau, et produisent des effets qui leur sont propres (effets de cliques). Il est ainsi possible qu'il existe des échos entre les espaces géographiques et les espaces sociaux réticulaires.

Nicole Matthieu

Il faut bien distinguer la différence entre les distinctions qui proviennent du monde social et du monde physique. C'est toute la difficulté de l'usage du concept d'espace, qui vaut à la fois pour le monde physique et pour les problématiques sociales.

Zoé Vaillant

Pour comparer différents lieux en termes de santé, nous neutralisons d'abord les effets liés à la situation socio-économique. Mais cela pose problème, parce qu'il faut pour cela supposer que ces situations pourraient être réelles, ce qui est faux. L'espace physique et l'espace social ne peuvent pas être séparés et l'objectif est finalement de rechercher ce qui est commun par exemple aux espaces défavorisés.

Vincent Godard

Thibaud Deguilhem et Zoé Vaillant, comment définir la pertinence des personnes interrogées ? De la même façon et pour Thierry Feuillet : pourquoi une placette est-elle plus pertinente qu'une autre ?

Thomas Lamarche

Une des questions est de construire des faits stylisés au-delà des singularités. Dans le cadre des matrices relationnelles, les rapports de pouvoir apparaissent-ils vraiment ? Thierry Feuillet, quels sont les éléments de résidus qui ressortent par rapport au modèle ?

Thierry Feuillet

Nous faisons constamment l'aller-retour entre le modèle global et les spécificités locales, ce qui est la seule solution praticable concrètement.

Thibaud Deguilhem

Il n'est pas possible de distinguer complètement les espaces sociaux et géographiques. Dans le cadre de la phase 2 de notre programme, nous étudions comment la localisation dans la ville influence les décisions, notamment en ce qui concerne les ministères. Pour analyser les relations de pouvoir, il faut étudier la distribution des ressources, mais aussi les causes que portent les coalitions vis-à-vis d'autres acteurs. On note aussi que la coalition dominante a fait sécession par rapport aux autres.

Thierry Feuillet

Le réseau formé par les lieux que sont les quartiers forme un espace discret, ceci en opposition à l'espace continu géographique. Le lien entre ces deux espaces tient à des effets verticaux qui sont dus à des processus de long terme, qui tiennent à la topographie ou aux effets d'hystérésis des activités sociales. Une fois ces quartiers délimités, des effets horizontaux apparaissent en leur sein et structurent encore davantage leurs identités. Ces types de concepts sont adaptés pour toutes les analyses spatiales.

Zoé Vaillant

Le choix des deux quartiers étudiés tient à des limites administratives corroborées par des limites physiques. Chaque quartier s'autonomise aussi par son nom pris dans de multiples représentations, et constitue ainsi une unité de vie cohérente. Je serais par ailleurs très intéressée par l'analyse de l'encastrement relationnel des processus d'innovation, à l'intersection du quantitatif et du qualitatif, évoquée par Thibaud Deguilhem. La compréhension des réseaux d'influence est sans doute pertinente dans le cadre de l'analyse de la mise en place de politiques publiques, mais sur mon terrain, les populations sont tellement en marge que l'on peut énoncer qu'elles vivent « sous les feuilles », en situation d'auto-enfouissement. Même les éléments de résistance sont cachés, et il m'est très difficile d'imaginer saisir ces problématiques *via* des approches formalisantes : les outils quantitatifs semblent inadaptés pour appréhender la façon dont les corps sont affectés par une domination sans partage.

Nicole Mathieu

L'approche de Thierry Feuillet mérite à la fois d'être prise à la lettre et amplement discutée.

Session : Terrains, design et démarche de recherche

Nicole Mathieu

Dans les années 1980, la problématique qui nous réunit ce jour a traversé les trois laboratoires qui sont à l'origine du Ladyss. Il s'agissait alors de travailler en commun la question des territoires de faible densité, ce qui a donné lieu à la publication en 1985 de l'ouvrage collectif « Voyage en France ». L'approche était multidisciplinaire, associant sociologues, géographes et anthropologues qui ont œuvré ensemble sur une question venant de la société et portant sur les processus en cours autour du terme de « désertification » alors appliqué aux espaces ruraux. L'objectif commun était de déconstruire cette représentation dominant les sphères politiques voire même de sciences sociales en

tentant de construire une démarche scientifique alliant théorie et observation empirique du réel. Pour ce faire, un dialogue croisant nos postures théoriques et nos expériences a permis de problématiser la question commune qui devait orienter deux approches méthodologiques distinctes mais complémentaires. La première est essentiellement quantitative et statistique. Le canton a été retenu comme unité de base, parce que distribué de façon égale sur tout le territoire. Une typologie de ces cellules a été établie autour de l'activité dominante et le degré de vulnérabilité, de façon à montrer la diversité des processus en cours et le caractère ponctuel (local) de ces différenciations.

À l'issue de cette phase quantitative, il a fallu choisir des situations archétypiques correspondant à la fois à la typologie statistique et aux « monographies locales » terrains d'observation des trois équipes à revisiter au filtre de la problématique commune. Ces « cas-types » ne recoupant pas toujours les limites d'un canton-type ont été investiguées à l'échelle de ce qui, à l'époque, était nommé « pays ». Caractérisés comme « l'envers » de la métropolisation ils se situent en marge des processus centraux. L'approfondissement des monographies locales a brouillé le référentiel statistique et a apporté des éléments qualitatifs portant sur les dynamiques en cours, ce qui a permis de répondre à la question principale de la qualification des évolutions constatées en termes de développement local.

Pour produire des résultats articulés, nous nous sommes appuyés à la fois sur l'étude statistique et sur les études de cas pour identifier plusieurs tendances transversales qui n'ont peut-être pas été validées par l'ensemble du collectif. En effet, le passage du local à la généralisation est en partie une utopie, qui se heurte souvent aux postures disciplinaires. La construction d'un modèle à partir de la variété des situations repérées dans l'espace a plutôt relevé de l'approche géographique, mais la valeur de l'ouvrage produit en commun tient en définitive surtout au passage de la singularité à la généralisation, et réciproquement.

En pratique, le livre a été peu lu et n'a pas eu de portée. Ceci étant, le projet européen « RURALIZATION » (2019-2023) pose le même type de difficultés que cette recherche en termes de méthodes et d'articulation. Finalement, le travail à mener dans les conditions actuelles est encore plus difficile à conduire que celui effectué par le collectif d'une vingtaine de chercheurs constitué dans les années 1980 : le projet européen porte l'idée que par le processus de ruralisation, il est possible de modifier les modèles locaux de développement en enravant le processus de déclin démographique des zones peu denses.

Dans son ambition, ce projet européen est très peu différent de celui que nous avons mené en France. La première difficulté est de déconstruire la représentation du « déclin » pour pouvoir construire une vision de la situation actuelle et des avenir possibles de la ruralité dans douze pays d'Europe. Ceci, en analysant les processus de crises et de transitions qu'il faut aujourd'hui nécessairement étudier, ce qui suppose de penser différemment : dans le cadre des processus socio-spatiaux, quelle part accorder à la connaissance des parcours des « jeunes », souvent considérés comme défavorisés dans les espaces peu denses ? Comment caractériser les « expériences prometteuses » et les processus positifs peu identifiés ? Dans le contexte des transitions en cours, la démarche d'articulation des processus en cours est plus difficile à concevoir d'autant que les pays partenaires ont des réalités rurales (ruralités) et de cultures scientifiques qui leur sont propres. L'expérience du Ladyss dans le passage de la singularité à la généralisation en position interdisciplinaire et

sur les relations villes/campagnes mérite d'être réactivée dans ce nouveau programme de recherche européen.

Denis Chartier

Le projet de recherche-action mené avec Emmanuel Blanc et Aurélien Gabriel Cohen a associé les sciences humaines, les arts plastiques et les sciences du vivant pour rendre sensibles les réponses attachées à un territoire dans le cadre des transformations agroécologiques contemporaines. Pour ce faire, un territoire a été retenu dans la vallée du Cher et du Beuvron en retenant comme objet la viticulture naturelle. Selon l'hypothèse retenue, ce terrain pouvait se situer à la rencontre de problématiques locales (voire microlocales), d'enjeux globaux et de logiques du vivant. Outre des objectifs scientifiques classiques, ce projet avait pour but de produire une exposition thématique qui a eu lieu à la scène nationale d'Orléans en 2019 et lors de laquelle chaque espace correspondait à une parcelle donnée des domaines des trois vigneron concernés. Il s'agissait de rendre sensible la relation particulière aux vivants, et c'est pourquoi les techniques d'entretiens compréhensifs et d'observations participantes ont été adaptées.

Il fallait aussi prendre en compte d'autres espèces, tout d'abord en disposant des caméras dans les vignes et en montrant les images produites aux participants à la recherche. D'autres dispositifs ont été adoptés pour rendre compte de la relation très particulière entre les vigneron naturels et les levures et autres micro-organismes présents dans les cuves. Le travail des levures a été enregistré de façon sonore, ce qui a été restitué lors de l'exposition et qui a conduit une vigneronne à s'exprimer en termes très directs sur l'une des souches de levure, la qualifiant notamment de « killeuse qui détruit tout sur son passage ».

Ces relations avec les levures confèrent ainsi parfois presque à l'animisme. L'élaboration des vins naturels ne fait appel à aucune levure importée, pas plus qu'à l'utilisation d'intrants ou à la filtration. Ces pratiques débouchent sur un rôle pour ainsi dire pastoral des vigneron vis-à-vis des levures, en acceptant une réelle incertitude et en remettant en cause les techniques de mesure : tous les vigneron rencontrés n'y font pas appel pour orienter la vinification, certains le refusant même pour ne pas couper le rapport intuitif et sensible à ce qui se joue dans la cuve. L'un d'entre eux explique de la sorte que le vivant ne peut pas être enfermé dans des analyses, donnant la priorité à la confiance et à l'intention.

Obtenir les bonnes levures dans la cuve suppose qu'elles soient présentes sur la peau du raisin et que les sols soient riches en micro-organismes. Les vigneron naturels sont donc très attentifs à ce qui se passe dans les sols. Cette relation aux levures en fait aussi des observateurs du changement climatique et de ses effets sur la microflore et la microfaune. En fin de course, les vins naturels, très fragiles, ne peuvent pas être vendus en grande distribution et supposent d'être expliqués, car ils cassent les standards du goût.

Finalement, la recherche-action menée s'est efforcée de mettre en place des observations multiscalaires surtout orientées par des travaux d'anthropologues. En définitive, élaborer des vins naturels conduit à mettre en résonance des plantes, des micro-organismes et des facteurs climatiques et géologiques. Ce qui se passe dans les cuves matérialise une tentative de rupture avec d'autres méthodes agricoles centrées sur des monocultures qui ont modelé nos goûts, nos affects et notre relation aux êtres vivants et au monde, ceci dans le cadre d'une vision décolonialisante de ces rapports.

Discussion

Anne Sourdril

La thématique que nous discutons aujourd'hui est présente au long cours au sein du Ladyss, comme me le montrent mes échanges avec Marcel Jolivet et Jean-Paul Billaud, ainsi que la lecture de publications parfois oubliées. Ces références montrent que nous répétons beaucoup les mêmes questions, alors qu'un certain nombre de réponses ont déjà été apportées par le passé par des chercheurs du laboratoire, qu'il conviendrait sans doute de remobiliser à travers une revue ou un état de l'art à la lumière des travaux récents. Je songe notamment à un article de Marcel Jolivet datant d'une dizaine d'années.

Dans cet état d'esprit, le lien établi par Nicole Mathieu entre les travaux des années 1980 et le projet européen « Ruralisation » est très pertinent, car les dynamiques à l'œuvre restent assez similaires. Il est notamment très intéressant de revisiter les notions de comparaison, de typologie et de catégorie, et de pointer l'attention à porter aux jeunes générations, qui est en effet à soutenir.

L'exposé de Denis Chartier a été très inspirant, notamment en ce qui concerne les méthodes alternatives utilisées pour faire parler les participants au-delà des méthodes classiques d'entretien et d'observation participante. En quelque sorte, la photographie et la vidéo peuvent être participatives comme d'autres matériaux, ce que montrent nombre de travaux récents. Le recours au dispositif de l'exposition permet par ailleurs de proposer une généralisation originale des données recueillies à l'attention du grand public.

Étienne Grésillon

Le Ladyss travaille sur les questions de méthode depuis longtemps et de façon interdisciplinaire, et donne parfois l'impression de se répéter. À cet égard, « Les passeurs de frontières » (1992), de Marcel Jollivet, reste un ouvrage de référence. Les deux exposés ci-dessus s'inscrivent dans cette démarche. Nicole Mathieu part des espaces de faible densité pour dialoguer avec les géographes, les sociologues et les anthropologues, et Denis Chartier s'efforce de dialoguer à la fois avec les vignerons et les biologistes.

Passer une frontière revient toujours à se mettre à nu en montrant explicitement les méthodes employées : Bernard Kayser, dans sa préface de l'ouvrage « Voyage en France par les pays de faible densité » dirigé par Nicole Mathieu (1985), explique bien que le travail mené donne vie et sens aux espaces peu denses. Il y utilise le terme de médiation, montrant que le terrain retenu sert d'intermédiaire entre différentes disciplines, produisant un accommodement en passant du singulier au général. En psychologie, la médiation désigne le passage de données sensorielles à des contenus intellectuels ; et dans la recherche rapportée par Nicole Mathieu, il s'agit de passer de données statistiques à des données sensibles.

Les travaux de Nicole Mathieu questionnent aussi la question de la marginalité de façon pionnière et évoquent le concept d'itérabilité mis en avant par Jacques Derrida en renouvelant les questionnements avec des recherches différentes. Elle répète la même question autour de ces territoires avec des équipes de chercheurs différents et à des temps

différents (1985/2020). La notion d'itérabilité permet de souligner que l'on peut oublier le sens premier du mot rural, qui prend ici des sens différents en fonction des collaborations et des deux campagnes de terrain. En 35 ans, le rural passe d'un lieu de relégation et de tradition à un territoire des possibles, de convoitise, d'enjeux environnementaux. Cela plaide pour un rapprochement par Nicole Mathieu des travaux menés dans les années 1980 et de ceux conduits par le projet européen actuel qu'elle co-dirige.

Chez Denis Chartier, un point notable est le passage entre la communauté des existants humains aux non humains. Le dépassement d'une frontière ne se fait pas sans l'ouverture à d'autres corpus, d'autres méthodologies et un renoncement pour Denis. Par son travail, il se prive d'être le seul dépositaire de la connaissance, associant les savoirs des biologistes et des agriculteurs sur les micro-organismes. Il opère un travail de transaction. Denis échange ses enregistrements de la fermentation contre un surgissement d'un questionnement biologique et agricole. Ce renoncement ouvre le champ à d'autres disciplines à d'autres chercheurs et in fine amorce un renouveau. Les levures surgissent comme des révélateurs du rapport du vigneron avec son milieu, son écosystème et la vie. Le son des levures permet de comprendre l'activité biologique de la fermentation.

Ces points m'amènent à certaines questions. Quel est le poids des mots dans l'approche du terrain ? Comment échapper à la dichotomie voire l'opposition entre urbanité et ruralité qui réifie les territoires et les comportements. Les parallèles entre les urbains et les ruraux sont pourtant nombreux. Par ailleurs, la notion de levure renvoie plutôt à une perspective anthropique, alors que celle de micro-organisme réfère à une vision biologique. Comment ces deux termes ont-ils été utilisés dans le cadre des travaux de Denis Chartier ? Comment opérer la synthèse entre des savoirs idiosyncrasiques et des savoirs scientifiques ?

Nicole Mathieu

Les articulations à mettre en œuvre sont multiples. La parole des personnes est essentielle, et le travail effectué à travers « Voyage en France » est largement compréhensif. Ceci étant, en pratique, il existe un écartèlement entre les avancées méthodologiques propres aux disciplines et l'analyse complexe qui peut être menée sur des objets bien circonscrits : plus les questions sont larges et plus la difficulté est grande. La principale difficulté est d'être à la fois aussi pertinents que possible sur tous les points du réel appréhendé et d'être capables de les articuler à travers des catégories. Il faut aller toujours vers l'inconnu et ne pas trop se répéter. Et il faut aussi s'interroger sur l'utilité des publications.

Denis Chartier

Conduire des travaux nouveaux en prenant en compte ceux qui ont déjà été menés par le passé n'est pas simple car le rythme de publication est effréné, mais il serait intéressant que le Ladyss fasse en sorte de ne pas refaire ce qui a déjà été fait. Par ailleurs, en tant que chercheurs, nous ne devons en effet pas nous laisser désemparer du sens que nous donnons aux mots que nous employons.

Les vigneronns naturels sont souvent d'origine urbaine et brouillent un peu les cartes entre le rural et l'urbain. Ils démontrent en pratique qu'il est possible de faire autrement et de bien vivre, et les arguments des agriculteurs conventionnels, selon lesquels ils ne connaîtraient pas réellement les réalités, s'effondrent. En outre, sur le terrain, l'utilisation des termes de

levures et de micro-organismes a bien été différenciée. Il faut par ailleurs veiller à ne pas essentialiser les vigneronns naturels, qui s'inscrivent davantage dans des processus que dans une identité.

Enfin, il faut être attentifs à la réintégration des savoirs sensibles dans la connaissance alors que toute la science moderne s'est construite contre ces pratiques et ces savoirs ; ceci dans l'optique d'un engagement en faveur de ces savoirs et des personnes qui les portent.

Session : Le local, l'ordinaire et les marges, productrices de transformation sociale à une échelle plus large ?

Nathalie Blanc

Je souhaite partager un projet auquel je participe depuis longtemps et qui porte sur le passage de la question des inégalités à celle des justices. La première ressortit d'une tradition plutôt française et républicaine, alors que la seconde provient plutôt de la réflexion anglo-saxonne, en particulier en ce qui concerne l'environnement. L'objectif du projet est de travailler de concert ces deux traditions académiques : l'article « Pensée critique urbaine, vers un paradigme relationnel » rend compte d'une critique de la façon dont la ville a été pensée comme espace de pouvoir, ce qui inclut peu l'espace vécu et les actions en faveur de la justice comme des lieux de requalification des inégalités – la plupart du temps appréhendées en France sous l'angle des statistiques et de la cartographie.

Face à cela, il apparaît que le travail sur les inégalités peut aussi être une façon de demander justice. Avec les collègues de Science-Po et notamment du CEVIPOF, un programme de recherche a été mis en place depuis 2013, en lien avec des partenaires américains, pour aborder les deux dimensions. Ce travail nommé CIVICACT a déjà donné lieu à plusieurs articles pour rendre compte de la méthode adoptée.

Ce projet a donné lieu à la production d'une description cartographique des inégalités à l'échelle de l'Île-de-France et du Grand Paris : accès aux aménités, sources de polluants, défaveur sociale, etc. À la suite, une typologie des communes a été développée en y associant les mobilisations. À partir de celle-ci, un certain nombre de communes ont été échantillonnées pour y mener des enquêtes qualitatives permettant de qualifier la façon dont les associations concernées produisaient des demandes en termes de justice environnementale. Il apparaît cependant à présent qu'il faille plutôt s'intéresser aux milieux associatifs en tant qu'auto-instituants face aux politiques locales. La réflexion déployée à l'occasion de ce projet est donc à la fois théorique et méthodologique, et vise à déboucher sur une triangulation des critères caractérisant les mobilisations à partir des données recueillies.

Thomas Lamarche

Je partage ici un projet qui a donné lieu au article intitulé « Vers une transition ordinaire ». Dans le cadre de CIT'IN, programme développé par le GIS Démocratie-Participation, ce projet a porté sur les formes d'organisation du travail et de coopération dans des initiatives citoyennes pour la transition écologique et solidaire. Quelque 70 initiatives de ce type ont été

réunies dans ce cadre, mais il s'est avéré que fort peu d'entre elles s'intéressaient aux formes d'organisation et de travail.

Trois organisations se sont donc réunies – la SCIC TETRIS, située dans le pays de Grasse, un écosystème coopératif situé à Beauvais et la Maison de l'économie solidaire ainsi que la manufacture coopérative qui travaille avec Coopaname essentiellement en région parisienne – pour organiser trois temps de rencontre. Il en est issu un article rédigé par huit personnes et certains collègues s'en sont emparés pour en produire une version graphique[1]. Celle-ci, nommée « Vers une transition ordinaire », n'est pas tout à fait terminée, mais l'objectif est que cette publication graphique puisse revenir auprès des personnes engagées dans l'action. Trois universités éphémères ont ainsi été organisées pour confronter la vision des chercheurs et celle des acteurs eux-mêmes autour des trois lieux, organisations et collectifs impliqués, avec à chaque fois différentes modalités de liens action-recherche. L'objectif était de se pencher sur les formes d'émancipation dans le travail en lien avec des transformations écologiques – transformations qui restent pour nombre d'acteurs de l'ESS des questions tout à fait nouvelles.

Alors que le document graphique de restitution commençait à être élaboré a été émise l'idée que le travail en cours concernait le monde ordinaire vécu par les personnes impliquées, sans vision d'un bouleversement du monde piloté par le haut ou d'un nouveau régime de développement durable, mais au moyen d'initiatives concernant à la fois le monde de la production, la distribution des revenus et le lien aux éléments du monde vivant.

Très souvent, les membres des coopératives impliquées dans le projet mettent en balance Marx (émancipation par le politique) et Proudhon (émancipation par l'économique), cette tension nourrissant les controverses autogestionnaires sans pour autant aborder les dimensions environnementales. Nous avons fait en sorte de mettre cette discussion en images, tout en ajoutant les travaux de Philippe Descola, afin d'ajouter le lien au(x) vivant(s) et il s'est avéré que ces corpus résonnaient très fortement chez les personnes engagées. En particulier à propos de manières de vivre différemment, de repenser le lien trop coupé avec le vivant. À terme, un retour à partir de la version graphique aura également lieu dans les trois lieux impliqués dans le projet.

La dernière question est celle de la façon d'atterrir (en reprenant les travaux de Latour) à l'échelle de chaque collectif. Ceux-ci sont pris dans la nécessité d'arbitrages économiques et de leur conciliation avec les enjeux au vivant et travaillent au sein de leurs écosystèmes économiques et relationnels. L'un des points d'intérêt est la façon dont ces initiatives coopératives tentent de se mettre en réseau pour constituer des chaînes de valeur de proximité, ancrées dans le paysage qu'elles cherchent à produire.

Discussion

Joanne Clavel

Les deux exposés travaillent la question de l'ordinaire. Un article de Nathalie Blanc critique d'ailleurs la notion de nature sauvage, extérieure à la société ordinaire et à protéger, à l'opposé d'une nature dont nous faisons partie et avec laquelle nous sommes en interdépendance. Selon mes travaux, le sauvage peut faire partie de la nature ordinaire en

tant qu'indéterminé et que ce qui nous surprend. L'ordinaire est aussi ce qui réfère à l'expérience du quotidien : à cet égard, dans quelle mesure Michel de Certeau a-t-il pu irriguer les pensées de Nathalie Blanc et de Thomas Lamarche ? L'ordinaire peut aussi renvoyer à la situation dans laquelle on se trouve, et je m'interroge à ce sujet.

Dans le cadre de l'esthétique environnementale, les dimensions de l'art et de la vie sont souvent mobilisées alors que celle du travail est plus cloisonnante. Comment Thomas Lamarche interprète-t-il ces différentes approches ? Par ailleurs, le capitalisme produit des formes d'homogénéisation multiples, alors que les deux exposés rendent compte d'une diversité des pratiques au sein de contraintes homogénéisantes. Est-ce l'un des points qui motive les travaux, ou est-ce l'un de leurs résultats ? De plus, les deux travaux de recherche exposés visent d'une certaine façon à changer le monde, et c'est sans doute un point transversal à l'action du Ladyss. Enfin, Émilie Hache a participé aux deux recherches et se penche souvent sur la notion de l'expérience dans la construction des valeurs : quelle a été sa place dans ces deux contextes ?

Hervé Brédif

Les deux travaux présentés témoignent d'une grande complexité, à la fois dans les dispositifs méthodologiques mis en œuvre, dans les territoires enquêtés et dans les collectifs mobilisés. Par ailleurs, l'ordinaire joue un rôle critique dans la présentation de Nathalie Blanc, et un article récent qu'elle a rédigé avec Sandra Laugier et Pascal Molinier porte sur le prix de l'invisible : cette approche de l'ordinaire est profonde, car c'est peut-être plus l'ordinaire qui construit notre monde que l'extraordinaire. Cette dimension est cardinale dans le domaine de l'écologie, comme le montre l'exposé de Thomas Lamarche. Mais est-elle vraiment perçue de l'extérieur ?

L'ordinaire, c'est le cours habituel des choses : il n'est pas étonnant qu'il soit invisible. En pratique, cependant, l'ordinaire, c'est la polémique entre grands mâles, et l'extraordinaire, c'est le travail de soutien du monde auquel les femmes concourent beaucoup. Il en ressort en quelque sorte une usurpation de l'ordinaire du fait du récit du monde.

Chez Nathalie Blanc, ce qui frappe est le référentiel des inégalités socio-environnementales : mais comment s'articule-t-il aux données en termes d'action ? Dans cet état d'esprit, il manque peut-être la parole des acteurs mobilisés. Chez Thomas Lamarche, la notion de « méso » est centrale, alors que les géographes sont de plus en plus perplexes en ce qui concerne la notion de territoire. Cela plaide pour réacculturer les géographes à ces notions en les sortant du dualisme entre le local et le global.

Enfin, le titre de la rencontre de ce jour pose question. En philosophie, le contraire du singulier n'est pas le général, mais l'universel. Le contraire du général est le particulier. Le particulier ne devient singulier que quand il se résume à une seule personne ; couramment, il concerne un petit groupe ou une minorité, à l'opposé du général, qui n'a pas valeur d'universel. Dans ce contexte, l'intérêt des études de cas n'est souvent que de parvenir à une théorie générale. Comme le rappelle Gilles Deleuze, étudier le singulier permet de dire des choses qui ne peuvent l'être à travers ce qui est commun. Les deux travaux exposés travaillent certaines situations concrètes qui permettent aux acteurs de se réapproprier des milieux de vie, ce qui se suffit en soi : l'engagement à travers la recherche prend alors un autre sens.

Nathalie Blanc

Je n'oppose pas du tout l'ordinaire au sauvage, mais à l'extraordinaire. De plus, les couples général/singulier, global/local, etc. posent question. Ils négligent notamment que les modes de communication, de reproduction et de transcalarité ont complètement changé depuis trente ans, ce qui modifie la réflexion par exemple sur les mobilisations locales et globales, qui sont totalement bouleversées notamment par ce qui se passe sur Internet.

Par ailleurs, les chercheurs restent confrontés à la question de la valeur plus générale de leurs études de cas. Une des réponses possibles est l'analyse en termes de transcalarité ou d'interscalarité : je me réfère ici en particulier à Karen Barad, qui propose de travailler à travers de la diffraction. Dès lors que les faits locaux sont compris en correspondance avec un contexte global, la différence entre le local et le global s'efface.

Pour réagir sur un autre commentaire, toute ma thèse a été tissée à partir de Michel de Certeau, à tel point que je ne le cite plus, pas plus que Luce Géard, qui met en avant la notion de recette comme art. En outre, la dimension des durabilités est en effet essentielle, ce que je souligne dans l'article « Les femmes sont le soutien du monde » en montrant leur rôle dans le soutien du monde ordinaire.

Thomas Lamarche

Mon approche de l'ordinaire a été centrée sur celle du quotidien, opposée aux grands projets politiques (et technocratiques). Cette approche résonne bien avec les thèmes chers au Ladyss, et se centre aussi sur la dimension de ce qui est faiblement visible. En termes de transition écologique, la démarche ne vise pas à s'opposer aux grands programmes techniques tels que la rénovation massive des bâtiments, mais à mettre en valeur ce qui est discret et qui ne fait pas l'objet d'indicateurs.

Ce point est à rapprocher des formes archétypement masculines et féminines, mais il s'agit de les dépasser pour s'approcher de la reproduction courante de l'activité, que les transformations écologiques pourraient sans doute modifier. Avec d'autres chercheurs, nous avons d'ailleurs signé un manifeste intitulé « Pour fabriquer l'égalité et en finir avec le sexisme dans l'économie sociale et solidaire ».

Il faut aussi s'intéresser aux marges instituant, qui bricolent en dehors du régime dominant et qui sont donc capables d'inventer de nouvelles manières de faire : ainsi, les coopératives fabriquent de nouvelles pratiques à partir d'une critique du capitalisme : ces solutions sont certes fragiles, mais elles existent, même si elles sont susceptibles d'être récupérées et affadées par un discours plus général. Elles forment une critique en actes fondée sur la manière de produire et de décider, et peuvent agréger des pratiques pouvant progressivement gagner en visibilité sous la forme d'espaces méso critiques. Ces tailles moyennes apportent des régulations alternatives et permettent de sortir de l'alternative entre le micro et le macro.

Enfin, le colloque « Les nouveaux matérialismes » organisé par Nathalie Blanc s'intéressait aux formes non classiques de lutte et d'opposition, qui font ressortir d'autres formes de domination et d'exploitation que les grandes oppositions souvent mises en avant par les économistes hétérodoxes, ce qui est important. Par ailleurs, les démarches dans lesquelles

je m'investis sont souvent marquées par des approches d'éducation populaire, sans focaliser essentiellement sur leur reproductibilité mais en se souciant de la façon dont les personnes engagées dans l'action peuvent s'en emparer. Les connaissances communes produites à cette occasion peuvent être accumulées dans des personnes, mais aussi dans l'esprit des lieux. Dans les coopératives, la question de la transmission de ces savoirs, sans les figer, est ainsi un véritable enjeu.

Nicole Matthieu

Je n'aime pas l'idée de « transmission ». Le passé n'a d'intérêt que parce qu'il permet de faire au présent, en particulier au Ladyss. L'attitude pertinente est de se demander quelles sont les bonnes pistes de transformation, et de se réinventer et de construire sans cesse. Dans cet état d'esprit, la prochaine journée que je souhaiterais organiser pourrait être « Pratiques scientifiques au féminin et au masculin ».

Anne-Peggy Hellequin

J'ai été très intéressée par la mention des travaux de Karen Barad, que je ne connais pas. Cela interroge sur la nécessité de la répliquabilité et la généralisation des travaux conduits.

Conclusion

Johan Milian

Nos échanges montrent tout l'enjeu que représente pour le Ladyss la réflexion menée ce jour, qui pose la question du sens de son action scientifique. Ces échanges seront poursuivis, peut-être à l'occasion de l'Assemblée générale, et en tout cas lors du prochain séminaire résidentiel qui aura lieu à la fin du printemps 2021. Merci à tous les intervenants et discutants.

Thomas Lamarche

Les discussions de ce jour préparent l'Assemblée générale en questionnant d'ores et déjà la façon dont nous souhaitons continuer à travailler ensemble. La date de cette assemblée reste à préciser, mais nous nous retrouverons déjà fin janvier 2021, et les trois transversalités proposeront sans doute aussi des rendez-vous communs, peut-être *via* des formats d'une demi-journée. En ligne de mire, l'organisation d'un colloque fin 2021 ou début 2022. À suivre, donc.

[1] <https://fr.calameo.com/read/005706118008ee5d5f0f9?authid=gBQ8KM6bhzCb>